

Non-intensité urbaine dans l'agglomération bordelaise

La ville au temps du Covid-19,
une réflexion sur la non-
intensité urbaine par les
collaborateurs de l'a-urba

étude

07 / 2020



Inverser le regard	p.5
Distanciation physique plutôt que distanciation sociale	p.6
Le respect parfois difficile de la distance physique	p.6
Les commerces, ultime rempart contre l'isolement ?	p.7
L'autre est le danger	p.8
Mais un renforcement des relations de proximité	p.8
Les rapports à autrui dans l'espace public	p.10
Des nouvelles modalités d'occupation de l'espace public	p.14
Mais qui sont ces piétons qui occupent l'espace public ?	p.14
La rue devient un terrain de jeux et de découvertes	p.15
L'étonnante absence des vélos	p.16
La réduction du trafic automobile	p.17
Les modalités d'occupation de l'espace public	p.18
Tentative d'épuisement d'un lieu bordelais, l'avenue Thiers	p.20
Ambiances et caractéristiques de la ville non-intense	p.22
Une ville de proximité	p.22
Une ville endormie	p.23
Une ville apaisée	p.24
Une ville vivante	p.25
Une ville nature	p.26
Une ville sensible	p.27
Une ville laissée à l'abandon	p.28
Observations, ambiances et ressentis	p.30
Ce que la non-intensité peut apporter à l'intensité urbaine	p.34
Et s'il y avait quelque chose à garder de cette expérience ?	p.34
Le confinement crée le manque	p.36
Pour une ville intense... et apaisée	p.40

Auteurs : Stella Manning (chef de projet), François Cougoule / Sous la direction de : Jean-Christophe

Chadanson, Cécile Rasselet /

Photos : Louise Baixe, François Cougoule, Éléa Barjavel, Mélina Gaboreau, Antonio Gonzalez, Stella Manning,

François Péron, Cécile Rasselet / Illustrations : Sylvain Tastet /

Avec les contributions d'Anaïs, Anne, Antonio, Camille, Caroline, Catherine CLC, Céline, Christine P, Claire D,

Clara, Delphine, Dimitri, Éléa, Élodie, Emmanuelle Go, François P, Françoise, Guillaume B, Guillaume R,

Hélène, Jean-Marc, Laurie, Leslie, Lionel, Louise, Magali, Malvina, Marie-Line, Mélina, Nelson, Rodolphe,

Sophie, Sylvain T, Thibaut, Thomas, Valérie, Vincent L, Vincent S, Yan /

Inscrire, dans le volet *innovations méthodologiques*, une étude sur l'intensité urbaine au programme de travail de l'agence en 2020 et en faire une démarche exploratoire était une façon d'afficher le rôle moteur de l'agence dans l'observation urbaine, dans la manière de définir et de s'approprier l'essence même de la ville.



Nous avons choisi de définir l'intensité urbaine comme la concomitance d'une densité humaine, d'une diversité d'usages et de pratiques et de la fréquence des relations interpersonnelles.

Les observations de terrain et comptages devaient commencer le lundi 16 mars dans différents lieux de la métropole bordelaise. Quelle ironie ! Le confinement lié à l'épidémie de Covid-19 commença ce jour-là.

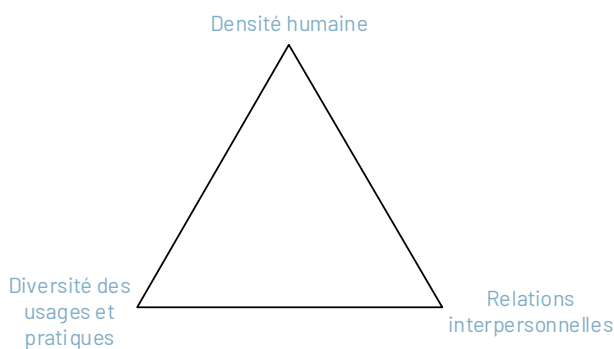
Plutôt que de tout arrêter, nous avons tenté de retourner l'approche et de définir par défaut l'intensité urbaine, sur la base d'un questionnaire diffusé auprès des collaborateurs de l'agence. Cela a été l'occasion de rediscuter nombre de concepts que nous utilisons dans nos exercices de planification ou de programmation.



Inverser le regard

L'intensité urbaine, concept encore peu utilisé, ne possède pas de définition formelle. Notre réflexion nous a conduit à la définir sur la base du triptyque suivant :

Fig. 1 : Les trois composants consubstantiels de l'intensité urbaine



Or, en mars 2020, les commerces non essentiels ferment, ainsi que les cafés, restaurants, salles de spectacle, les parcs et jardins...

Les déplacements non indispensables sont proscrits et fortement réglementés. La raison de notre présence dans l'espace public doit entrer dans une case (déplacement entre le domicile et le lieu d'exercice de l'activité professionnelle, achats de première nécessité, consultations et soins, assistance aux personnes vulnérables ou la garde d'enfants, etc.). Seule une petite fenêtre s'est ouverte pour des déplacements brefs, dans la limite d'une heure quotidienne et dans un rayon maximal d'un kilomètre autour du domicile. Et dans les espaces recevant du public, une stricte distance d'au moins un mètre doit être respectée.

Ce sont deux de nos composantes de l'intensité urbaine qui se sont brutalement volatilisées, et la troisième, les relations interpersonnelles, sérieusement mise à mal.

Nous entrons dans un temps de non-intensité urbaine.

Une des missions essentielles de l'urbaniste étant de s'attacher au vide autant qu'au plein, nous avons tenté de tirer

parti de cette non-intensité pour vérifier non seulement notre approche de l'intensité urbaine, mais également la passer au crible de différents concepts portés par l'agence d'urbanisme.

Plutôt que de réaliser des (non-)comptages dans un (non-)espace public, nous avons questionné les collaborateurs de l'agence d'urbanisme, tous métiers confondus, sur leurs observations, leurs sensations sur ce qui les entoure : que voient-ils de leur fenêtre, lors des sorties, promenades, courses, comment se comportent les personnes dans la rue, dans leur voisinage, quels sont les changements, tant positifs que négatifs ?

Après une description de leur quartier, le questionnaire portait sur cinq thèmes :

- Depuis le confinement, et sur vos seules et uniques observations, où voyez-vous du monde ?
- Qu'est-ce qui vous semble avoir le plus changé :
 - Dans les relations aux autres (attitudes liées à la distanciation sociale) ?
 - Dans la dimension sensible de la ville (bruits, lumière, odeurs, etc.) ?
 - Dans les déplacements (actifs ou motorisés) ?
- Qu'est-ce qui vous manque le plus ?
- Quels sont les changements que vous aimeriez voir perdurer à l'issue du confinement ?

Les résultats de cette enquête sont ici présentés. Ils dépeignent la diversité des situations, des perceptions, même s'ils n'abordent qu'un aspect réduit du confinement, probablement l'un des moins anxiogènes au regard de la crainte de voir un de nos proches touchés par la maladie, de l'éloignement des siens, l'impossibilité de leur rendre visite, de conditions de vie, de cohabitation, de télétravail parfois difficiles...

Et en espérant que ce confinement soit le seul qu'il nous soit donné de vivre, ce travail se veut aussi participer à la mémoire collective de l'agence autour de cet événement extraordinaire.

Distanciation physique plutôt que distanciation sociale

La distanciation sociale est au cœur des mesures pour limiter la propagation du virus. Pour les personnes qui ont élaboré ce questionnaire, comme pour la majorité des répondants (ainsi que pour un grand nombre d'élus, journalistes, etc.), l'expression « distanciation sociale » est comprise au sens d'une distance physique à respecter. Pourquoi alors ne pas utiliser d'autres termes (éloignement, écartement) ? Peut-être parce que ce terme polysémique, volontairement ambigu renvoie à la double notion d'une distance physique à respecter certes, mais aussi à la remise en cause de nos pratiques sociales (aller au travail, à l'école, se retrouver entre amis...). L'obligation d'une distanciation sociale nous incite à prendre du recul par rapport aux autres, qu'il soit spatial (la distance physique) mais aussi comportemental (les pratiques sociales).

Le respect parfois difficile de la distance physique

Parmi les « gestes-barrières » qui doivent contribuer à lutter contre la propagation virale, la distanciation physique (ou distance physique) entre les individus est apparue presque naturellement. Et il est observé qu'elle est plutôt bien respectée, à quelques nuances près, celles-ci pouvant rendre envieux.

La distanciation sociale est bien respectée dans la queue générée à l'entrée de la poste. De même aux arrêts de bus où les gens tentent de maintenir une distance d'un mètre entre eux. Toutefois, je relève toujours des comportements pouvant interroger sur leur nécessité, à l'image d'individus qui ne sont vraisemblablement pas en train de faire du sport ou de promener leur chien et qui sont allongés sur les buttes enherbées du square des Commandos afin de profiter du beau temps (j'aimerais en faire de même mais je ne m'y risquerais pas haha).

Quelques gamins s'installent sur la place Jean Dormoy (il y a des travaux, ils sont un peu cachés des forces de l'ordre pour braver le confinement).

Les gens semblent plus attentifs aux autres, se regardent, se saluent parfois. Au début du confinement, les discussions se provoquaient naturellement. Aujourd'hui, le contexte fait que les échanges restent peu nombreux. Les habitudes « solitaires » ont repris sans que la curiosité « pour l'autre » ne provoque de nouveaux liens. Dès qu'une personne s'approche, une autre recule. Tout le monde vaque à ses occupations dans son coin, même s'il semble évident que la plupart voudrait qu'il en soit autrement, en témoignent les tentatives de communication virtuelle entamées.

Les distances sont respectées, ce qui crée de nouvelles postures, de nouveaux modes d'interactions. Mais selon

les contextes ou les personnes, ceux-ci peuvent faire preuve de plus de bienveillance, ou au contraire, de plus de méfiance.

Ce qui a changé : au lieu de rentrer dans le jardin de son voisin chacun conserve ses distances et reste sur le chemin pour lui parler.

Cela pourrait s'appeler « fenêtre sur rue » en référence au film « fenêtre sur cour » dans lequel le personnage principal est sédentaire (momentanément en fauteuil roulant) et regarde ce qui se passe chez ses voisins.

Selon les ambiances et les moments, une attitude ambivalente, entre satisfaction d'apercevoir d'autres gens et crainte d'une trop grande proximité.

Une ambiance plutôt détendue, les gens se saluent plus dans la rue, ne serait-ce qu'un sourire ou un hochement de tête...

Chaque sortie étant exceptionnelle et savourée, les rapports humains me semblent étonnamment plus détendus et attentionnés.

Peut-être plus d'égard, d'attention, de « bienveillance » pour ceux qui travaillent et qui nous rendent service (nous clients, usagers).

Le fait de croiser des gens à cette période incite davantage à dire bonjour. Moi je le fais encore plus spontanément. Et les gens me répondent avec plaisir, car ça casse la peur. On sent que ça fait du bien, même s'il y a 3 ou 4 mètres entre nous.

Les relations sont beaucoup moins plurielles mais s'y mélangent à la fois une atmosphère de méfiance mais aussi de solidarité (on se souhaite bon courage en caisse, dans la rue). Des personnes qui ne se seraient pas montrées de marques d'affections habituellement, se sentent brutalement toutes unies contre la même chose et se donnent des conseils, se glissent des petits mots d'encouragement. On a également cette envie de parler aux personnes que l'on croise, puisque ce seront les seules de la journée...

Les commerces, ultime rempart contre l'isolement ?

Les motifs de sortie étant drastiquement limités, l'une des rares raisons de sortir de son domicile est la nécessité de s'approvisionner en courses alimentaires. Les commerces deviennent quasiment les seuls lieux où on peut croiser du monde. Commerces de proximité vs grande surface : la sociabilité qu'on y trouve semble assez différente.

Les commerces deviennent les seuls lieux où on peut voir du monde, voire discuter. Pour autant, peut-on parler de sociabilité ? Cela semble être plus le cas dans les petits commerces de proximité que dans les grandes surfaces. Mais n'était-ce déjà pas le cas auparavant ?

Ce qui m'a frappé le plus au début, c'est le contraste d'attitude entre les personnes âgées et les autres : les plus vieux de mes voisins n'ont pas eu l'air d'avoir compris tout de suite que non, on ne traverse plus la rue pour venir serrer la main et claquer la bise ; que non, au marché, on ne frôle pas son voisin pour attraper les pommes qui sont devant lui... Mais je n'ai pas eu le cœur de le leur faire remarquer... (les voisins en question vont toujours bien, je n'ai pas de morts sur la conscience !).

Des files d'attente s'organisent à l'extérieur des petits commerces pour éviter plus de deux ou trois personnes à l'intérieur. Les gens discutent davantage entre eux. Les commerçants prennent des nouvelles des personnes qu'ils connaissent un peu. La boucherie et l'épicerie ont beaucoup plus de clients qu'avant l'épidémie. Certaines personnes préfèrent les petits commerces de proximité que les grandes surfaces pour limiter les personnes croisées.

Un des « événements » marquant la vie du bourg est le marché du mercredi. Initialement, c'est plutôt un moment assez joyeux, populaire et agréable à vivre. Avec le confinement et les mesures de distanciation sociale, il est devenu un moment de tension (lié à une peur invisible mais présente), d'attente (avec des queues très longues !), mais aussi de petites étincelles de sociabilisation, grâce à quelques mots échangés avec les producteurs.

L'intensité de sociabilisation semble se faire au bénéfice du commerce de proximité. Mais est-ce nouveau ?

Pas de discussions entre personnes, notamment au supermarché. On a l'impression que les gens font vite, pour en finir le plus rapidement possible.

Un supermarché calme où les gens ne parlent même plus mais se regardent.



La distanciation physique aux abords des commerces

L'autre est le danger

Le respect d'une distance physique entre les individus, s'il est nécessaire, marque toutefois une forme d'évitement, lorsque nous n'y sommes pas habitués, surtout dans les premières semaines de confinement. Une forme de peur de l'autre s'installe : il faut s'éloigner de l'autre, au point de perdre même le contact visuel.

Toujours le silence, même dans les files d'attente aux commerces, les gens parlent peu entre eux, c'est troublant.

Les gens changent de trottoir pour se croiser, ou se mettent au milieu de la rue.

On a pris l'habitude d'investir les rues, trottoirs étroits, pour marcher ou courir afin d'éviter les autres.

Mais l'autre, c'est peut-être moi ?

Les gens s'évitent (ou alors je leur fais peur ?)

Quand on sort à pied, les gens traversent la rue et tournent la tête pour ne pas croiser les regards (sentiment d'être une pestiférée !)

Mais cette « peur » sourde de l'autre s'établit à deux niveaux relationnels, entre l'inconnu (qui inquiète) et le vaguement connu (qui rassure).

Les gens ne parlent plus. Il y a une forme d'évitement, de malaise et en même temps quelques sourires entendus, parfois des clins d'œil, car nous en sommes tous réduits à nous tenir à distance. On pratique et/ou assiste à des échanges de trottoir à trottoir, ou de trottoir à balcon pour

prendre des nouvelles et vérifier que les personnes âgées du pâté de maisons vont bien et ne manquent de rien.

Beaucoup de défiance et de distance avec les personnes qu'on croise et qu'on ne connaît pas. A contrario, encore plus d'échanges avec les voisins directs (une opportunité d'échanger avec d'autres personnes que le cercle familial restreint).

Les gens s'observent malgré tout, et on peut ressentir une certaine angoisse dans leurs comportements. Chacun s'attachant à ne surtout pas croiser l'autre de trop près, et, entre voisins, chacun garde ses distances et adapte son mode de communication. En appartement, c'est de balcon à balcon ; en maison, c'est de portail en portail et c'est sympa aussi.

Là également, des nuances s'observent. Une question de classe sociale ou une question territoriale ?

Les personnes que j'ai pu croiser ne se regardent pas dans les yeux. Les gens se croisent de loin, évitent de se retrouver sur le même trottoir. Les relations sont différentes en traversant le cours Victor Hugo. Un quartier plus « chic », des gens plus souriants, plus détendus, des familles qui font prendre l'air à leurs enfants. De l'autre côté, sur la place de la Victoire, j'ai été étonné de voir des personnes âgées prendre le soleil ensemble, et échangeant d'un banc à l'autre. Image plutôt sympathique.

Mais un renforcement des relations de proximité

Paradoxalement, certaines relations, plus ténues en temps normal, sont surinvesties, à commencer par les relations de voisinage.

Peut-être un peu plus de vigilance et de bienveillance pour les personnes à proximité, notamment les personnes âgées. De mon côté, cela m'a permis de discuter quelques mots avec mes voisins que je ne connaissais pas. La situation est plutôt paradoxale, on sent que les gens évitent le contact et prennent leurs distances mais que finalement les bonjours

et les discussions sont plus fréquentes et faciles que d'habitude.

Quelques rues s'animent à 20 h... pour rendre hommage aux soignants. En questionnant des voisins qui pratiquent ce rendez-vous régulier, c'est aussi un moyen de se dire bonsoir, de prendre des nouvelles des uns et des autres et de conserver un rythme.

On s'aperçoit d'ailleurs que ce confinement nous oblige à être plus solidaires avec nos voisins, on crée un nouveau « cercle

d'interaction humaine » vu qu'on ne peut pas voir nos familles et amis.

Entre voisins, nous nous disons bonjour depuis les balcons ou en se croisant en bas d'immeuble.

Je vois des personnes parler depuis leurs fenêtres à des gens qu'ils connaissent et qui passent dans la rue. Il y a aussi des conversations de fenêtre à fenêtre de chaque côté de la rue.

Pas mal de personnes descendent fumer des cigarettes au pied de leur immeuble en s'asseyant par terre en engageant la conversation avec le/la voisin/e d'en face. Sympa (solidarité des fumeurs... !).

Et ceci s'observe en ville comme à la campagne.

On se parle beaucoup plus qu'avant entre voisins par-dessus les murs qui séparent les jardins.

Mais ce n'est pas le cas partout. Parfois rien ne change, en dehors des distances de sécurité. Serait-ce l'effet de l'absence de lieux communs ?

La vie de voisinage n'a pas tellement changé dans mon immeuble. Je suppose que c'est parce que nous n'avons pas d'espace commun (jardin, cour). Nous n'avons que des lieux de passage (escaliers, couloirs) où la distanciation sociale est respectée. Ça peut amener des quiproquos/échanges rigolos (« vous y allez ou j'y vais ? j'insiste ? ») donc dans un sens il y a davantage de vie de voisinage qu'avant.

On observe donc plusieurs échelles de contact, allant du très proche voisinage, à celle de son quartier et du périmètre d'un kilomètre autour du domicile. Au-delà, alors que les contacts ne sont plus autorisés, ce sont les relations

virtuelles qui se développent, permises par les nouveaux outils technologiques.

En étant seule dans mon logement et étant un animal très socia(b)l, le fait de pouvoir voir les gens en visio me fait beaucoup de bien et affranchit les distances. Une de mes meilleures amies est en Afrique du Sud. Samedi soir dernier, nous avons fait apéro visio, c'était très drôle. La situation risque d'être beaucoup plus tendue là-bas. Faut décompresser !

Je me retrouve beaucoup plus en visio contact avec des gens que pourtant je n'avais pas pour habitude d'appeler. Il y a une exacerbation de ce mode de communication maintenant que tout le monde y est contraint et une utilisation bien plus forte qu'on aurait pu déjà faire auparavant. Je me retrouve en visio conférence avec des gens que je n'aurais jamais appelé en temps normal (par exemple avec mes copines de Paris).

Et ces relations de voisinage peuvent aller jusqu'à la création de réseaux informels d'entraide ou au déploiement de réseaux existants.

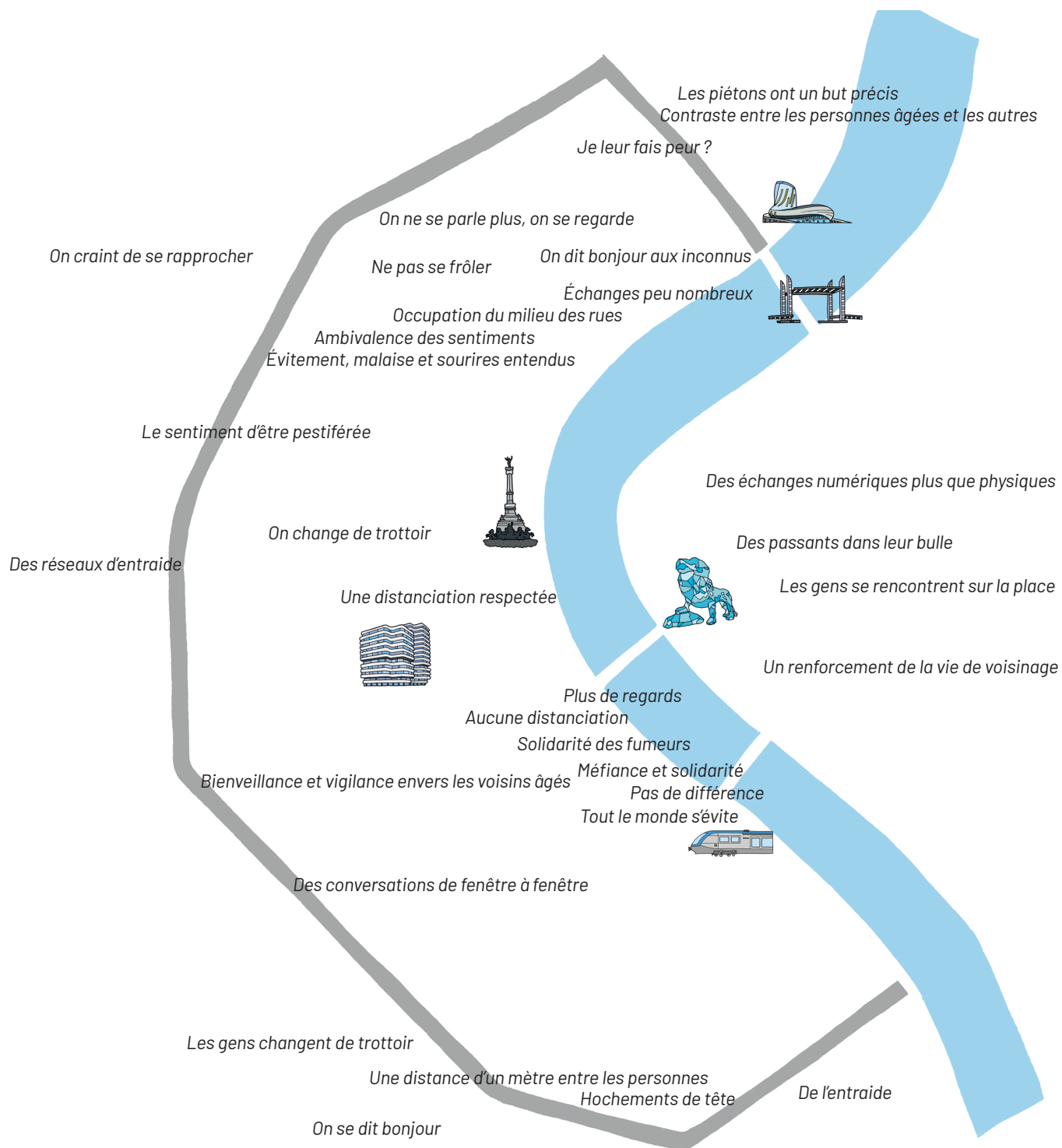
Peu à peu, via un réseau social déjà existant au sein de la résidence, plusieurs personnes ont proposé de faire les courses pour les autres et se sont informées mutuellement des dispositions du gouvernement. Le mouvement la reconnaissance du personnel soignant, via les applaudissements à 20 h dès le premier jour et a lieu sans faille par les habitants.

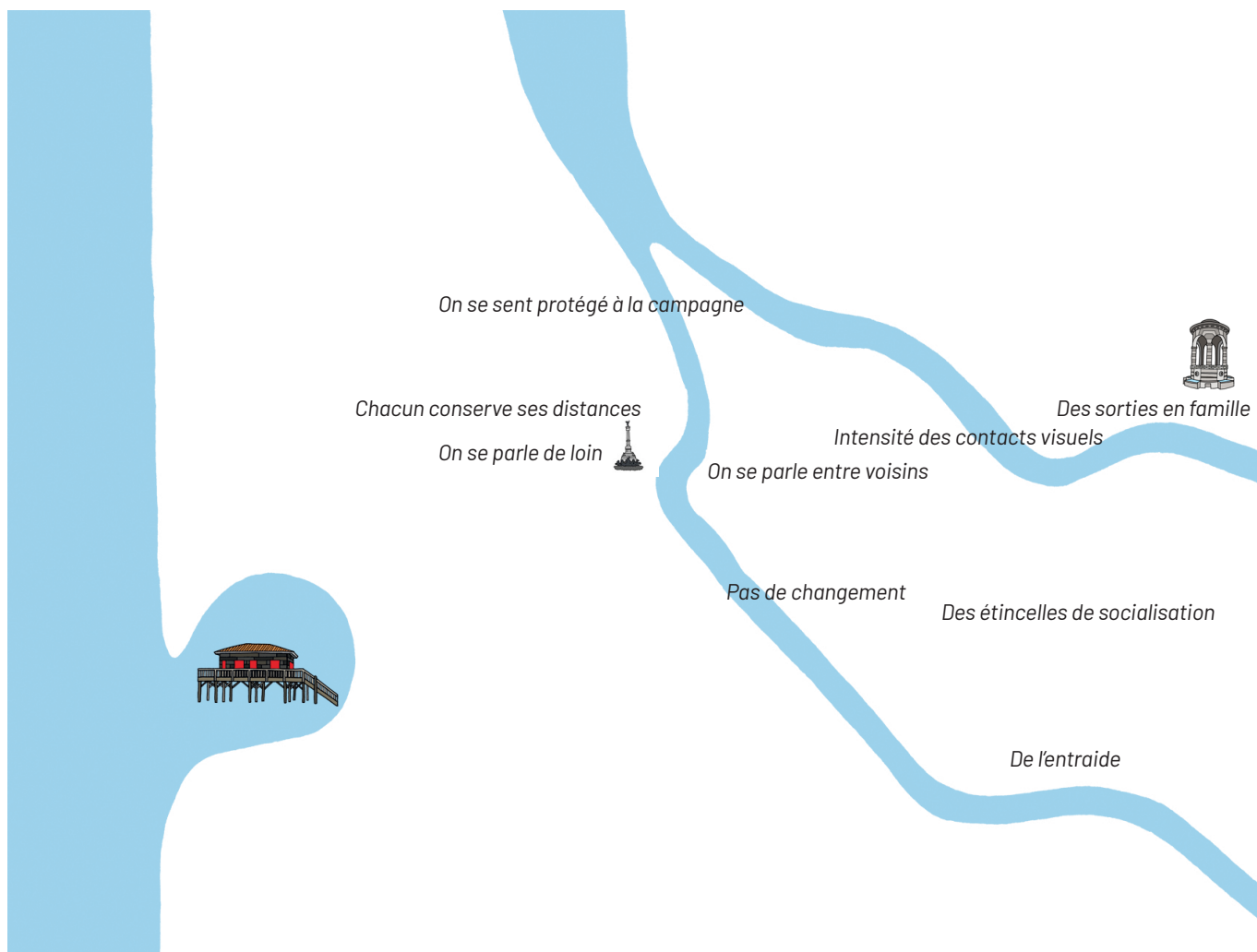
Le grand changement a été le développement de la solidarité entre voisins au niveau du regroupement des courses, du partage de produits alimentaires et même des plats préparés.

On a donc une distanciation physique mais un rapprochement social finalement !

Les mesures de distanciation sociale, s'il faut garder le terme, impliquent des comportements différents. Physiquement, les individus s'écartent les uns des autres par respect, mais aussi par crainte. Cette prise de conscience généralisée du danger de la contamination entraîne des conséquences sur nos comportements sociaux assez distinctes. Une crainte renforcée de l'autre qui n'est pas « du coin » - et qui a nécessairement franchi les barrières de son périmètre d'une part, et parallèlement, un renforcement des relations de proximité avec les personnes que l'on connaît, qui partagent un quotidien limité au quartier. Ces rapprochements ont deux visages différents : un souriant et bienveillant, celui de la solidarité, l'autre bien moins sympathique, celui de l'entre-soi, de la communauté.

Les rapports à autrui dans l'espace public





Distanciation et attente aux commerces





Des nouvelles modalités d'occupation de l'espace public

L'injonction à rester chez soi aurait dû libérer l'espace public de toute occupation. Pourtant, celui-ci n'est pas resté vide pendant le confinement. La réduction des déplacements longue distance a nécessairement entraîné une baisse du trafic automobile libérant les rues de leurs nuisances sonores et olfactives. Aubaine pour les piétons, marcheurs ou coureurs, des plus anciens aux plus jeunes, qui en ont profité pour (re)découvrir leurs rues et ont passé du temps à observer les façades, jouer dans les caniveaux, le plus souvent pour s'offrir, le temps d'une pause, un espace de respiration.

Mais qui sont ces piétons qui occupent l'espace public ?

La présence des piétons dans l'espace public devrait être limitée. Ils sont pourtant bel et bien là. Mais pour quelle raison ? Nous devenons scrutateurs des gestes de chacun, non sans nous renvoyer la question.

Mon principal étonnement lors de mes sorties quotidiennes depuis ce fatidique 16 mars est qu'à chaque fois que je sors, je suis assez étonnée de voir des promeneurs. Comme si, en spectatrice extérieure, je m'insurgeais de ce manque de discipline... alors que je suis moi-même en train d'aérer les neurones de ma petite famille ! Un sentiment un peu paranoïaque et assez délétère m'envahit : que fait-il, celui-là, avec son jogging, sans panier de course, qui croit-il berner ? Et ce couple, en train de flâner devant l'agence immobilière, n'a-t-il que ça à faire ? Alors que moi, bien sûr, je suis confiante, mes 2 bambins en bas âge s'agitant sur leur draisiennne, je suis dans mon bon droit. Les passants sont pourtant beaucoup plus rares qu'à l'accoutumée, se retrouvent principalement rue Achard, le long du tram, là où les rares commerces alimentaires sont encore ouverts...

Ma petite auto-analyse de comptoir : ce degré d'intensité quasiment nulle de l'espace urbain, croisé avec l'ambiance angoissante actuelle, provoque à la fois une défiance et une intimité soudaine avec ces promeneurs : je ressens le besoin de connaître leur motif de déplacement, puisque tout le monde doit avoir un but bien précis. A contrario de la foule anonyme et errante habituelle, où chacun vaque à ses occupations, je me sens dans les rues quasiment vides en « connexion forcée » avec les habitants de mon quartier – connexion pas très sympathique malheureusement !

La durée du confinement (on en était à la 3ème semaine) incite-t-elle les gens à sortir davantage ?

Les dispositions légales permettent les déplacements brefs, dans la limite d'une heure quotidienne et dans un rayon maximal d'un kilomètre autour du domicile, liés soit

à l'activité physique individuelle, soit à la promenade avec les seules personnes regroupées dans un même domicile, soit aux besoins des animaux de compagnie. Ajoutés aux déplacements pour achats de première nécessité, ces permissions semblent fort exploitées.

Le nombre de piétons m'a également étonnée : ma fille et moi avons remarqué certains points communs entre ces piétons : bon nombre d'entre eux avaient une baguette à la main (le déplacement à la boulangerie fait partie d'un motif de déplacement autorisé et éventuellement quotidien) ; bon nombre d'entre eux parlaient dans leur téléphone portable (contenance ? Isolement du reste des passants dans une sorte de « bulle personnelle de conversation » ?). Certains avaient des caddies ou paniers (retours de courses ? mais pas de commerces d'alimentation dans cette partie de l'avenue en dehors du Proxi), certains promenaient leur chien.

Le rythme des piétons semble plus lent.

Le temps particulièrement agréable est-il un facteur déterminant ?

Les gens se comportent comme un dimanche – ils profitent d'être dehors, ne sont pas pressés.



Fleurs de bitume

Tous les gens que l'on peut rencontrer à pied paraissent avoir un rythme bien plus lent, les déplacements semblent tous relever de la balade, les gens prennent le temps.

Même à la campagne, les piétons sont plus nombreux.

Les proches habitants n'ont jamais aussi nombreux à se promener à pied dans les vignes. Ils passent silencieusement.

En campagne, j'imagine bien que la situation n'est pas vécue de la même manière que dans un quartier de la ville. La population se sent certainement mieux protégée, car bon nombre de personnes sortent tranquillement se promener



La rue aux enfants

dans les chemins des vignes qui bordent nos maisons. Pas de risque de croiser un gendarme, mais les espaces entre les promeneurs sont malgré tout bien respectés. Les joggeurs n'ont aucun souci également pour faire leur footing tranquillement. Mais la plus grosse population reste concentrée bien sûr au Leclerc.

La rue devient un terrain de jeux et de découvertes

Les sportifs sont nombreux. Sont-ce des sportifs réguliers ou des sportifs du confinement, cherchant un prétexte pour sortir de leur domicile, ou compensant la fermeture des clubs, associations et salles de sport ?

Présence plus marquée de joggeurs peut-être parce que les autres usages classiques sont moins nombreux.

Les femmes pratiquent la marche rapide le matin de bonne heure.

En sortant tôt samedi, j'ai vu plein de personnes âgées faire du jogging. Mais vraiment âgées, autour de 75 ans. C'est nouveau ça. Je me demande si ça va durer après le confinement.

Et les autres pratiques sportives?

La rue est également utilisée comme terrain de sport genre football (jongles/tirs) par des jeunes (garçons), corde à sauter (plutôt fille mais de tout âge). Ces activités se pratiquent devant le logement des personnes.

Les jeunes skateurs du quartier s'en donnent à cœur joie dans les rues.

Dans une seule et même rue (de grands sportifs sûrement), j'ai vu une partie de tennis, un foot, et même du golf (amélioration du swing) !

Ce qui était considéré comme de la promenade dans le monde d'avant peut être considéré aujourd'hui comme du trek urbain (avec l'équipement sportif adéquat).

Les enfants deviennent très visibles dans l'espace public, et ceci tant en ville qu'à la campagne. On les voit et on les entend.

De nombreux jeunes enfants en promenade, souvent avec leur père, surtout en fin de journée.

On entend les oiseaux, mais aussi les cris des enfants dans les jardins, à des heures où ils ne sont généralement pas là.

Les enfants qui étaient les réels propriétaires de ces territoires ruraux peu denses et privés continuent d'investir les lieux avec autant d'autorité. Le chemin leur appartient.

Leurs traces sont plus visibles également, si on en juge par les dessins sur les trottoirs, voire même sur la chaussée.

L'étonnante absence des vélos

Fait remarquable, dans une ville libérée de sa circulation automobile (cf. § suivant), le vélo reste étonnamment discret. Plusieurs raisons invoquées : la peur du gendarme, car les vélos semblent être fréquemment contrôlés, d'une part, parce que ce mode de locomotion n'est pas le plus adapté pour les petits déplacements de moins d'un kilomètre, peut-être enfin, parce que le vélo est encore considéré par beaucoup comme une pratique de loisirs et non pas comme un moyen de transport à part entière.

Bizarrement très peu de vélos.

Les vélos un peu timides, de peur de se faire verbaliser. Seuls les véhicules motorisés et vélos sont contrôlés par les forces de l'ordre (notamment sur les boulevards).

Le confinement a donné la part belle à la marche (on voit souvent des gens marcher même sans but précis ou encore courir) et à la voiture (moins de risque) en revanche le vélo en souffre beaucoup. Les déplacements de plus d'un kilomètre que l'on faisait à vélo sont maintenant proscrits. Donc on en voit beaucoup moins, dans un quartier qui en accueillait énormément, à l'exception des livreurs de nourriture.

Sa pratique, quand elle est observée, montre un certain relâchement vis-à-vis du Code de la route

Ce qui est amusant, c'est que je vois souvent des vélos passer à contresens (ma rue est à sens unique et assez étroite), ce qui n'est pas fréquent d'habitude.



Les boulevards comme vous ne les avez jamais vus

La réduction du trafic automobile

L'une des manifestations les plus vives du confinement, constatée par tous, est la réduction du trafic automobile. Mais celle-ci n'est pas uniforme dans la journée ou la semaine. Il reste des « pics » de circulation, certes atténués. Le trafic est essentiellement le fait de travailleurs, ce qui se traduit par une forte proportion de véhicules utilitaires. Le changement sur les ambiances des quartiers sera abordé plus loin, mais on constate que ce « vide » est mis à profit par certains pour aller plus vite.

Beaucoup moins de déplacements motorisés, mais une prise de vitesse par les automobilistes considérable ! Quelques bus sur la place.

Plus aucun embouteillage, on peut traverser la place Ravezies en moins d'une minute, alors qu'il m'est déjà arrivé d'y passer plus de 30 minutes.

L'avenue Thiers est une voie de circulation traditionnellement passante. Mais j'ai quand même été étonnée par sa fréquentation en cette période de confinement. Je me suis demandé qui circulait et où ces gens allaient (circulation dans les deux sens).

Je n'ai pris la voiture qu'une seule fois, c'est assez impressionnant de circuler dans une ville fantôme.

J'ai eu l'occasion de faire consécutivement le même déplacement en voiture jusqu'à Floirac en empruntant le même trajet :

- un vendredi soir vers 18h30 : l'ambiance sur la route m'a rappelé les journées estivales caniculaires où les gens se*

terrent chez eux. Je n'ai croisé que très peu de voitures ;
• même trajet le samedi vers 11h30 : quelle différence, j'ai croisé de nombreux automobilistes comme si les rythmes liés au travail avaient disparu (le vendredi) mais que le « temps » des courses du samedi matin persistait...

Les petits utilitaires me paraissent finalement plus nombreux : un artisan électricien du quartier passe fréquemment, je constate pas mal de livreurs de colis (au moins 5 ou 6 sont d'ores et déjà venus livrer mes voisins qui usent – voire abusent – du commerce en ligne ces temps-ci...).

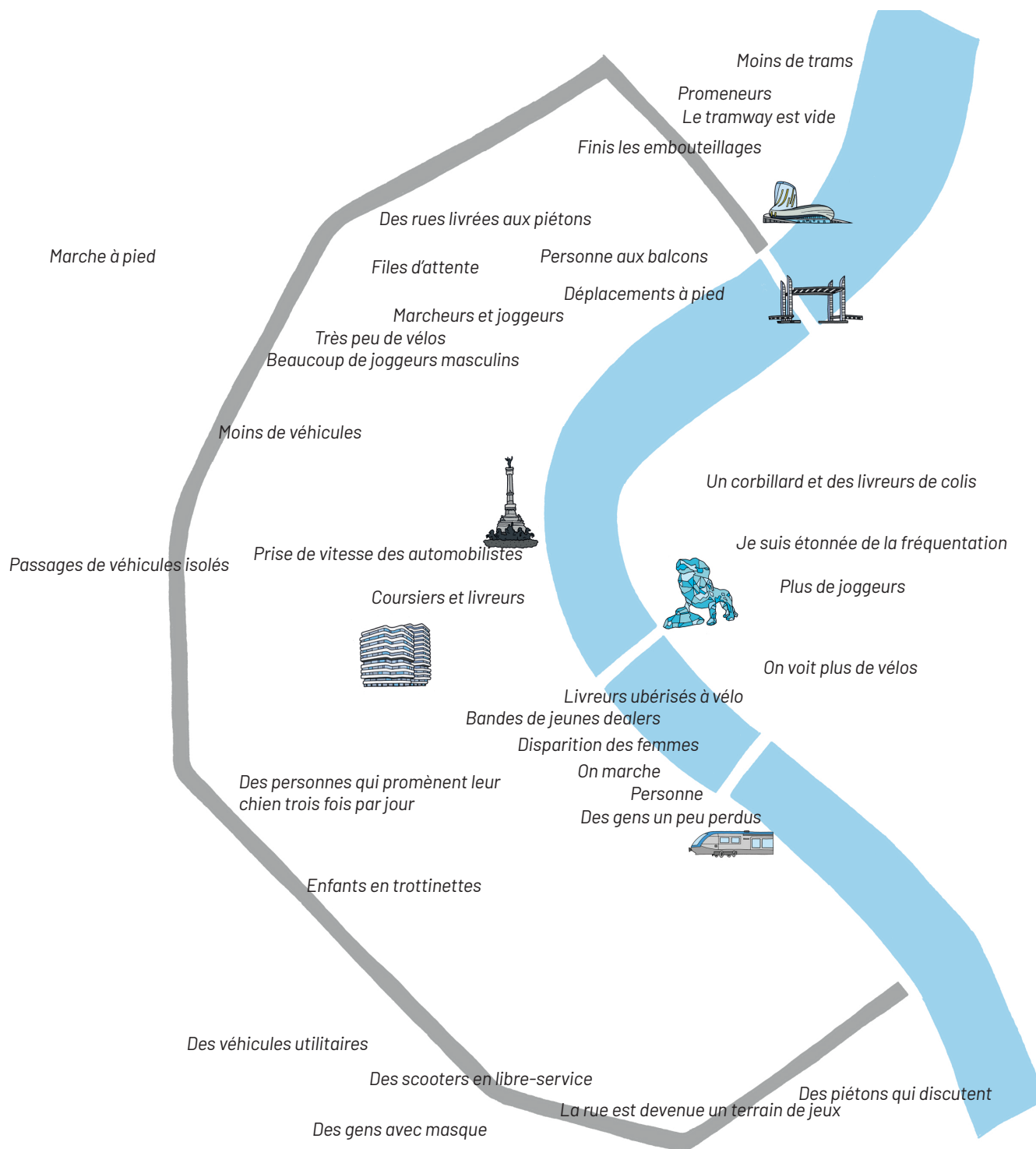
Le trafic automobile et les flux de vélos ont évidemment énormément baissé, le tramway est vide quand il m'arrive de le croiser, mais j'ai l'impression que beaucoup de voitures circulent plus vite qu'avant. Et il y a toujours ce satané crisseur de pneu qui fait 3 fois le tour du rond-point le soir...

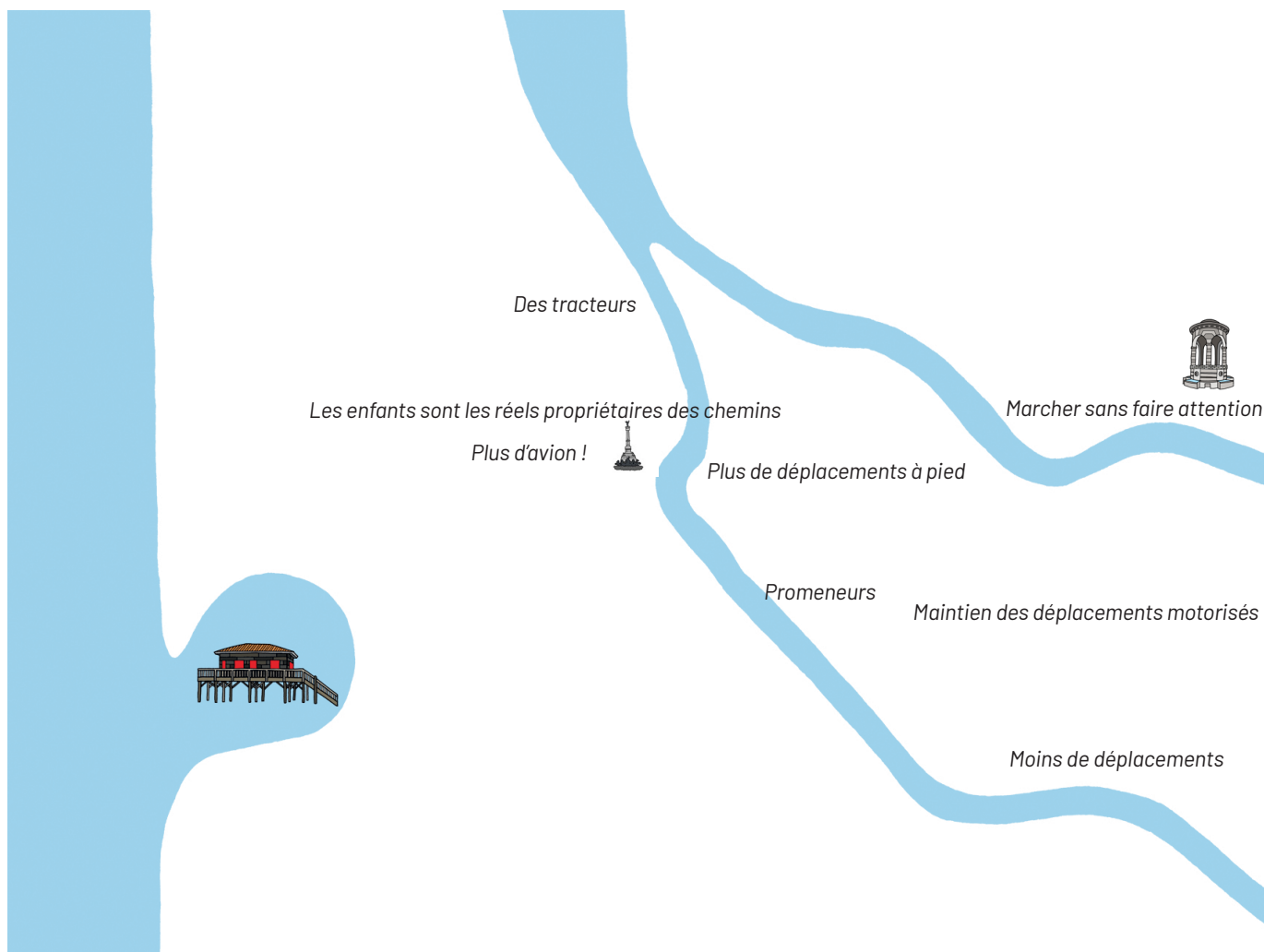
Dans ma rue, il reste encore un peu de trafic. Ce sont pas mal de véhicules utilitaires. Le week-end en revanche, il n'y a quasiment plus aucune circulation. Ponctuellement, quelques voitures profitent de l'absence de trafic et de piétons pour filer à vive allure, vraisemblablement bien au-dessus de la vitesse autorisée (dont je ne sais même pas si elle est de 30 ou 50 !).

Ceux qui ne respectaient pas le Code de la route par principe ne le respectent pas plus en période de confinement donc les espaces de circulation restent dangereux !

L'apaisement imposé par les conditions de crise n'a pas tué la ville. Au contraire, la place libérée par les voitures a laissé l'imagination des usagers de l'espace public se développer. L'expérimentation (forcée) a prouvé qu'en un laps de temps court, celui du confinement, les rues pouvaient elles aussi s'enrichir d'autres pratiques : elles ne sont plus uniquement des espaces circulants, de flux, mais deviennent des lieux de vie et de jeux.

Les modalités d'occupation de l'espace public





Les quais interdits aux piétons

Tentative d'épuisement d'un lieu bordelais, l'avenue Thiers

Jeudi 01 avril - 10h55-11h40

Temps ensoleillé



139



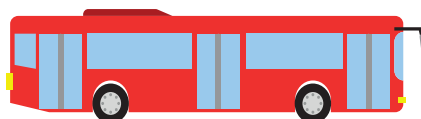
Piétons

88



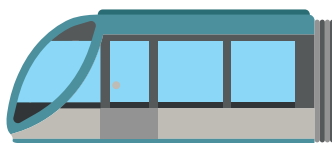
Voitures et camionnettes

2



Bus

0



Trams

44



Vélos

10



Motos

43



Joggeurs

8



Livreurs Uber

0



Trottinettes

Vendredi 02 avril - 10h55-11h40



Temps ensoleillé

92

163

2

0

44

3

11

3

2



Ambiances et caractéristiques de la ville non-intense

Différentes caractéristiques de villes apparaissent à travers les témoignages des collaborateurs de l'agence. Ces portraits impressionnistes révèlent toutefois des différences entre la ville telle qu'elle est ressentie (la ville endormie, la ville sensible), la description plus précise des ambiances urbaines (la ville de proximité, la ville vivante ou la ville abandonnée) ou parfois même la ville rêvée (la ville nature ou la ville apaisée). Ces sept «villes» ne sont en réalité qu'un seul et même espace pluriel, celui d'un grand Bordeaux.

Une ville de proximité

Ce confinement, à la fois dans son logement et dans son quartier, permet d'abord de découvrir ce dernier, qu'on ne connaissait peut-être pas. C'est une expérimentation de la ville du quart d'heure, mais depuis son seul domicile. Avec ses surprises...

Il me semble difficile de dire ce qui a le plus changé ou même ce qui a simplement changé. En effet, je ne suis pas d'habitude dans ce quartier en journée (et en particulier les jours de semaine). Je n'ai donc pas d'éléments de comparaison.

Y a-t-il autant de piétons en tant normal à cet endroit-là ? Je ne saurais le dire car je ne suis pas à mon domicile en semaine sur ces horaires. Et, de toute façon, je ne prends pas le temps d'observer de cette façon-là ce qui se passe devant ma fenêtre.

Je télétravaille face à une fenêtre donnant sur la rue. Le confinement me permet donc paradoxalement de mieux connaître mon quartier en journée... et notamment les heures de passage du facteur à vélo !

Le fait de la limitation dans l'espace des déplacements m'a

permis de mieux connaître mon quartier. J'ai découvert de coins très intéressants, des commerces de proximité de très bonne qualité.

C'est également une ville où on fait peut-être plus attention à l'autre, à ses voisins.

Mes voisins font d'habitude beaucoup de bruit et là rien... je crois que tout le monde goûte ce temps de silence, alors que d'habitude c'est l'enfer...

Au final, je constate pas mal de mouvements dans la rue : des piétons qui vont ou reviennent de faire des courses (sac ou caddie à roulettes en main) ; les jeunes enfants des voisins (une dizaine d'années) qui profitent des trottoirs tous neufs pour faire du skateboard et de la trottinette et, chaque jour... un corbillard (ce qui, dans le contexte actuel, n'est pas très rassurant !), qui passe chaque jour à heures fixes (le matin et aux alentours de 14h00). Au départ, j'ai pensé à une hécatombe dans le quartier due au covid-19. Mais il n'en est rien : pas d'EHPAD à proximité immédiate, et pas de pompes funèbres non plus. Sans doute un employé qui rentre chaque midi déjeuner chez lui avec son « véhicule de fonction »...

Une ville endormie

Ville inhabituelle, ville en pleine torpeur. Cette perte de repères laisse libre cours à l'imagination, à des images sereines ou inquiétantes.

En se baladant dans certaines rues du centre, le silence est parfois étourdissant. On entend le même non-bruit que dans une ville la nuit. Le fait de ne croiser personne renforce cette sensation.

La ville est comme au ralenti, comme à l'heure de la sieste en été dans les villes chaudes de l'Espagne.

Un long dimanche d'août qui ne se termine jamais, ambiance de sourde mélancolie dans les rues mais l'attente de septembre où tout reprend.

L'ambiance change peu entre les différents jours de la semaine et entre les différentes heures de la journée. On a du mal à sentir quel jour on est.

L'image de Bordeaux, belle endormie sous l'ère Chaban-Delmas, a plus une allure de «grosse assoupie» à l'heure du confinement...

J'ai l'impression de me déplacer le dimanche – pas grand-monde dans les rues et pratiquement tous les

magasins fermés. Je me déplace toujours à pied.

Une impression de calme général, de solitude quand on est dehors, un peu pesante et angoissante dès qu'il fait mauvais.

Une ville moyenne sous l'occupation, genre Romorantin 1943, rideaux de fer baissés, volets fermés, voisins qui s'épient, dénonciations et affaires louches, tout ça bien caché à l'abri des persiennes.

Ça fait très milieu du mois d'août, la chaleur en moins.

Un décor de The Walking Dead, les zombies en moins, en traversant sous la pluie les espaces en chantier des Bassins à flot (dans mon kilomètre autorisé !), grues à l'abandon, bâches déchirées qui

claquent au vent, strictement personne dans la rue mais la possibilité permanente d'un surgissement effrayant –angoisse.

Beaucoup de gens qui errent sans but. Les passants se baladent sans savoir s'ils vont tourner à gauche ou à droite à la prochaine intersection. Atmosphère étrange, on ressemble tous un peu à des zombies pendant ces balades autorisées.



La place Tourny désertée

Une ville apaisée

Quoique parfois inquiétant, ce calme est plutôt perçu comme une vertu. Ne serait-ce pas la ville apaisée que nous prônons dans nos travaux ?

Je saisis cette période comme une formidable chance / celle de la « preuve par l'exemple » que la ville est plus agréable lorsqu'elle est apaisée. Les rues presque livrées aux piétons, quel bonheur... Il ne manquerait plus qu'à trouver une place pour tous ces véhicules à l'arrêt pour constater l'espace disponible pour végétaliser les pas de portes et les rues.

Quartier encore plus calme qu'auparavant, le moindre bruit de voiture ou scooter est amplifié et leur pollution est tout de suite perçue.

Même le lointain et habituel bruit de la ville s'est évanoui.

La quasi-disparition du ronronnement permanent quoique lointain du pont d'Aquitaine.

Le temps semble un peu plus léger, on regarde moins sa montre.

Il y a beaucoup moins de bruits dans la rue. Habituellement je ne peux pas ouvrir la fenêtre. Maintenant je l'ouvre tous les soirs ou même en journée.

On y gagne globalement en qualité de vie. Le fait de pouvoir marcher dans la rue sans se soucier de la circulation est relevé par de nombreuses personnes.

On peut marcher au milieu de la rue et des cours. C'est agréable.

Le calme qui règne dans la ville et marcher dans la rue sans avoir à faire attention à la circulation.

Le piéton peut se balader en plein milieu de la rue, suivre les rayons du soleil avant de suivre le trottoir et lorsqu'on vit dans un quartier où les trottoirs sont quasi-inexistants dans de nombreuses rues, c'est tout-à-fait agréable.

J'ai l'impression d'être Madonna et que les flics ont tout coupé autour de moi (périmètre de sécurité et bulle personnelle) pour que je jouisse de la vie sans personne autour. ULTRA HYPE !

Renversement de la situation, les grands axes paraissent plus calmes du fait de la réduction notable de la circulation, là où les petites rues conservent une circulation résiduelle.

Les boulevards sont quasi-désertiques (ça donnerait envie d'y faire du skate ou du roller !)

La réduction de la circulation en particulier sur les boulevards est sidérante. Très peu de vélos. Mais beaucoup de joggeurs masculins !!

Les petites rues deviennent parfois donc plus bruyantes que les grands espaces publics, quasi-désertés.

Le bruit de la circulation continue sur l'avenue de la Marne a été remplacé par des « explosions » ponctuelles de bruit

engendrées par le passage des véhicules isolés.

On entend davantage les oiseaux et le bruit de la sonnette du tramway habituellement camouflé par la circulation. Le nez pique un peu moins quand on sort.

Cet apaisement tient également à la réduction des autres bruits de circulation :

les trains, les avions.

De notre chambre, nous entendons les trains passer au loin, d'habitude je n'y fais pas trop attention, là c'est bien plus rare, et je remarque « tiens, un train circule... mais pour quoi faire ? »

Il n'y a quasiment plus d'avions et c'est mon petit bonheur...

Mais à la campagne, certains bruits sont plus fréquents.

Au début du confinement, la ville était vraiment plus calme, avec peu de bruits, si ce n'est les tondeuses dans les jardins comme il faisait beau. Maintenant, la vie a un peu plus repris et s'est adaptée : le bruit de la circulation est à nouveau présent (il y a une circulation moins importante mais continue sur les boulevards), on entend des bruits de travaux dans le bourg.

Le matin c'est concert de chants d'oiseaux ; la journée, c'est tondeuses et tracteur du viticulteur.

Les agriculteurs continuent à travailler.

Une ville vivante

Les déplacements sont moins fréquents, moins bruyants, et ce silence apparent fait surgir un autre bruit urbain, un bruit humain, le bruit de la vie dans les maisons et appartements.

Ce qui faisait l'animation de l'espace public s'est déplacé quelque part à quelques mètres au-dessus des jardins et arrière-cours, une sorte de « plancton sonore humain » qui flotte entre les maisons : les gamins s'appellent en hurlant entre les 10 jardins du pâté de maison (« Maaaaaaaaaathis, t'es là ? Ouiiiiiiiiiiiiiiiiiiii !!!!! Et Lola t'es lààààààà ?), on se pose des questions d'un voisin à l'autre par-dessus les murs, les musiques se mélangent d'une maison à l'autre, on se parle à la fenêtre (jamais auparavant), évidemment les applaudissements de 20 h, un murmure général qui n'existait pas auparavant : on sent qu'on est là ensemble au même endroit, chacun avec ses occupations, sans forcément interagir directement mais pourquoi pas – comme dans la rue mais sans se voir, finalement.

Mais finalement beaucoup plus de « bruit de vie » d'enfants jouant, de personnes discutant, faisant le ménage, les bruits de tables qui se débarrassent qui ont remplacé le bruit des voitures et des trams. Cela peut paraître anodin mais finalement cela donne de la vie et du mouvement qui n'est pas désagréable comparé à d'habitude où, la journée, personne n'a l'air d'être là.

Heureusement que mes nouveaux voisins ont des jeunes enfants qui gambadent dans le jardin et font des bêtises pour se faire gentiment gronder par la maman ... un peu de vie !!!!

Quand il fait beau, on sent des barbecues le midi. D'habitude c'est plutôt le week-end que je sens cela. Est-ce que les gens se font des barbecues en semaine, d'habitude ?

Alors là c'est ma séquence préférée !!! Les oiseaux qu'on entendait que le matin sont maintenant présents (entendus) toute la journée un vrai plaisir. On entend un peu plus les bruits des tondeuses à gazon, des aspirateurs et aussi les cris de mes filles !!! Je pense d'ailleurs que mes voisins vont nous détester.

Il règne un silence suspect. Et en même temps on entend aussi les conversations à travers les portes. On entend d'autres bruits.

Il y a un DJ set le samedi soir pendant une petite heure.

En termes de bruit, on entend beaucoup plus de musique s'échapper des appartements qu'à l'accoutumée.

Le week-end, j'entends mes voisines parler en Thaï, ça me rappelle la Thaïlande et ça me fait beaucoup de bien. J'aime beaucoup entendre parler cette langue. Aussi, j'entends davantage les voisins qui parlent dans leur jardin.

Les cours de piano et de guitare (à force de tutos internet), plutôt agréables.

Le voisinage est plus présent, et de ce fait plus vigilant sur la tranquillité du quartier, d'autant plus que chaque bruit est amplifié par la disparition du fond sonore ambiant.

Au niveau de la résidence, le principal changement constaté est l'effort réalisé par chaque habitant pour éviter de déranger ses voisins. Conscients que le confinement allait durer longtemps et que nous serions

présents dans la résidence plusieurs jours 24/24, ils ont tous adopté du début de confinement une conduite bienveillante.

L'une des raisons ne tiendrait-elle pas tout simplement à l'interdiction des rassemblements ?

Moins de fêtes d'étudiants en appartement (logique...).

**On y entend
davantage le bruit
qui sort des maisons.
Souvent les voix, cris,
rires des enfants.**

Une ville nature

L'absence de bruit de fond fait apparaître les bruits de la nature : insectes, batraciens, oiseaux et autres palmipèdes.

Au niveau bruit, le bruit des véhicules qui circulent sur l'avenue de la Marne a été remplacé par le chant des oiseaux mais surtout par le cancanement des canards du Parc Bourran qui, en absence des visiteurs qui les nourrissent régulièrement, ont décidé de quitter l'enceinte du parc pour se promener dans les rues du quartier.

Les bruits liés à la circulation se sont tus. D'autres, beaucoup plus subtiles les ont remplacés. Les oiseaux qu'on entend chanter et prendre leur bain dans les gouttières. Observation confirmée par la LPO, il y a deux buses dans la flèche Saint-Michel !

A l'approche des jardins, les oiseaux s'en donnent à cœur joie, peut-être comme toujours.

Les pigeons roucoulent toute la journée (je ne m'en étais pas rendu compte jusqu'à présent).

Maintenant les oiseaux viennent sur le balcon et le soir on peut ouvrir les fenêtres et profiter de l'air frais.

Jamais les oiseaux n'ont été aussi peu farouches et nombreux. C'est à noter.

Il y a une pie dans le quartier qui fait une espèce de gloussement assez bizarre, assez différent du jacassement habituel, et assez agaçant. De toute façon, la présence de pies est généralement pénible (jolies mais bruyantes). J'entends aussi le piaillage des moineaux, le chant du merle, et depuis peu, le cri des martinets qui sont revenus.

En passant dans la rue, j'ai longé une haie qui bourdonnait d'abeilles. Évidemment, ce n'est pas le genre de bruit qu'on arrive à capter lorsqu'il y a de la circulation.

On redécouvre différents parfums. Nous sommes aussi toujours étonnés de la variété d'insectes et d'oiseaux.

Présence plus marquée des chants d'oiseaux et le soir perception du coassement des grenouilles du jardin botanique !

Peut-être sommes-nous plus désœuvrés et de ce fait plus attentifs à des détails que nous ne remarquions pas auparavant ?

Le retour des abeilles dans mon jardin... Et ailleurs ?

D'une manière générale, je suis plus attentif à des éléments que je ne remarquais pas auparavant, même s'ils n'ont a priori pas changé : le rythme du soleil, l'évolution de la végétation, la couleur du ciel, la diversité et les mouvements des insectes du jardin (ça doit être le début de la folie du confinement...).

Au bout de quelques semaines une vraie différence de qualité de l'air : après une averse, l'air semble complètement nettoyé, on retrouve des odeurs de campagne.

La végétation urbaine profite également d'être moins fréquentée, moins piétinée.

L'herbe des buttes enherbées du square n'a jamais été aussi verte ! certes le printemps est là mais le fait que peu d'individus s'y allongent doit fortement contribuer au maintien de ce re-grass. De même, l'espace public n'a jamais été aussi propre en cette période.



Une pâquerette profitant de la réduction du nombre de piétons

Une ville sensible

Désœuvrement propice à la contemplation de notre environnement, déplacement de notre regard, intériorisation de notre rapport à l'espace public ? Peut-être sommes-nous juste plus attentifs ? Les observations mobilisent plusieurs de nos sens.

L'écoute de nos sens s'est rendue plus sensible chaque jour :

Vu que je travaille face à une fenêtre, je vois les feuilles des arbres pousser, les oiseaux et les insectes voler, le soleil et les nuages se déplacer. Je n'entends plus les voitures mais les oiseaux et mes voisins (leçon de piano, bricolage, parties de tennis ou de ping-pong dans les jardins, les enfants pleurer et les chiens aboyer, les Beatles au 1^{er} étage). Je n'ai pas encore le sentiment de sentir (olfactivement) depuis chez moi moins de GES/pollution mais dans la rue lors de ma promenade/mes courses, oui !

De l'écoute du chant des oiseaux, du bruit du vent dans les feuilles des arbres... Nous avons eu le plaisir de voir évoluer le cycle des arbres avec l'apparition des derniers bourgeons, l'éclosion des fleurs et enfin la naissance de belles feuilles vertes ! Entre quelques apparitions d'insectes, de rapaces transportant leurs proies et la venue rarissime, de mouettes perchées sur les grues inactives des chantiers à l'arrêt qui nous entourent, nous avons pu ressentir l'odeur matinale fraîche du pollen, parfois aux odeurs de pins nous transportant quelques instants à l'océan.

Et enfin, après quelques odeurs de gourmandises d'apprentis pâtisseries et le chant de quelques bons vivants en fin d'après-midi, nous avons le plus beau des spectacles depuis le balcon. Avec une vue dégagée et au gré du beau temps, nous admirons tous les jours les évolutions du ciel, avec un attachement particulier pour les couchers de soleil précoces en cette saison. Un spectacle différent et magnifique assuré tous les jours !

Outre les chants, d'oiseaux, d'autres sons se font entendre.

En traversant le Pont de pierre, j'ai entendu pour la première fois (ou fait attention pour la première fois) au son de l'eau de la Garonne contre les piles du pont (à marée descendante).

Le chant des oiseaux intense, le bruit des pas lorsque l'on se

balade.

L'absence de bruit est clairement frappante. On entend davantage les oiseaux, on dort mieux (et plus tard pour les enfants, le bonheur !). On a l'impression que le temps est suspendu, seules les allers et venues des camions poubelles rythment la journée et la semaine.

Mais ces bruits ne sont pas toujours de nature à enchanter le confinement.

Les personnes qui parlent au téléphone (les personnes qui portent des écouteurs pour téléphoner ne se rendent pas compte qu'ils parlent très fort et qu'on entend absolument tout).

Les hurlements et borborygmes de mecs saouls (ou défoncés) qui résonnent.

Les sirènes de pompiers ou policiers au loin.

Et les bruits sont moins bien tolérés (tondeuse, bricolage, etc...) puisque dominants et amplifiés.

Les odeurs semblent également plus présentes, à la ville comme à la campagne.

On redécouvre la présence et la prégnance des odeurs, agréables (lilas, roses, fleurs blanches...qui embaument au printemps dans les jardins) ou désagréables (poubelles non collectées qui stagnent par endroit).

Les odeurs d'essence ou de diesel sont plus gênantes / agressives, peut-être parce que par ailleurs l'air est moins pollué ?

L'odeur du fleuve (ou de ses berges) est bien plus forte, notamment en rive droite et à marée montante.

Dans un lieu rythmé par le marché, je peux dire qu'aujourd'hui, il y a beaucoup moins d'odeurs parasites mais pour autant une autre odeur est en train de se créer. Plus saine peut-être (moins de pollution, déchets, etc.).

La saison est également propice à de nouvelles senteurs dans le jardin.

En étant en bordure de vignes, nous avons plus de bruit car les engins pour traiter les vignes sont de sortie et on s'en prend plein les narines et les oreilles dès 6 h du matin. Et

étant confinés à la maison, forcément on les voit et on les entend.

Les odeurs de la campagne sont plus prégnantes (herbe coupée, animaux de la campagne, bouse de vache). Odeur du printemps qui arrive (cœurs d'ilot et dans la rue).

La vigne sent l'odeur de sarment brûlé car ces derniers n'ont pas pu être ramassés par les amateurs de sarments.

La lumière semble différente. Un effet de la baisse des émissions de particules ?

On est plus sensible aux variations climatiques, à la lumière du matin (dont on profite rarement d'habitude). Le soir quand

il fait doux on reste dehors jusqu'à ce que le soleil tombe derrière la maison voisine.

La lumière semble plus franche elle aussi. Les jours sont plutôt ensoleillés, et j'ai fait mes vitres, mais je dirais que la lumière est plus forte. Moins de pollution, fantasme ? Les données ATMO seraient intéressantes à analyser a posteriori.

Depuis le dixième étage où je vis, une visibilité de l'horizon sans pellicule grise.

On voit mieux les étoiles et la lune brille plus (à météo égale, bien sûr !!!)

Une ville laissée à l'abandon

Tout ceci tend à dessiner un climat idyllique et serein, mariant la ville à des caractères champêtres.

Pourtant, on le sait, le vécu du confinement dépend beaucoup de son niveau de vie et de la qualité de son logement et de son environnement. Si nous n'avons pas de témoignage des personnes habitant un grand quartier d'habitat social, nous avons recueilli quelques constats de personnes résidant dans le centre de Bordeaux. Les problèmes d'occupation de l'espace public y sont exacerbés, à commencer par les problèmes de propreté. Laisser-aller, limitation de l'entretien, la ville se dégrade.

La propreté des rues reste un point noir... les gens promènent leurs chiens, mais ne ramassent pas les déjections. Beaucoup de détritus volent...

La saleté des rues. Le fait que les rues soient majoritairement désertes, les gens ne font plus attention à rien. Les poubelles sont déposées à même le sol, les papiers et emballages sont dispersés partout, les propriétaires de chiens ne ramassent plus les excréments de leurs bêtes à poils, les bacs poubelles ne sont plus rentrés dans les halls d'immeuble.

Les personnes sans domicile deviennent d'autant plus voyantes qu'elles restent parfois les seules présentes dans

l'espace public.

La dalle de Mériadeck (jardin central) est massivement squattée par les personnes sans domicile fixe ou en situation précaire.

Ce/ceux qui est/sont aussi très visible dans cette période de confinement, ce sont les SDF (jeunes et vieux). Les différents points de retrouvailles restent les mêmes que le reste de l'année (Parking Victor Hugo, sortie Carrefour cours Victor Hugo et plus bas vers le tabac).

Beaucoup de SDF et de gens « un peu perdus ».

La question des squats devient épineuse, tant pour leurs occupants que leur environnement.

Cependant, étant dans un lieu avec beaucoup de squats et de personnes parfois dans des habitats précaires, le bruit est souvent décuplé puisque ceux-ci investissent beaucoup plus les perrons et bas de porte pour ne pas rester enfermés.

Enfin, les dealers voient leurs activités perturbées et ne peuvent plus se fondre dans le mouvement ambiant de la ville.

La place Saint-Michel reste très occupée, lieu où se rassemblent les dealers, aucune distanciation sociale n'est respectée. Depuis le confinement, impression que

ces bandes de jeunes dealers ont pris possession du quartier, ils s'agglutinent sur les bancs, s'interpellent, se bagarrent parfois, sous les yeux de la police qui n'intervient pas (pourquoi ?). Ils sont encore plus visibles et présents dans l'espace public qu'en temps « normal ». Exacerbation des « problèmes » du quartier. Sentiment d'insécurité fortement accru. Les commerçants de la rue des Faures sont complètement excédés face à l'attitude de ces individus jeunes le plus souvent et devant l'inaction de la police. Plusieurs de ces commerçants m'ont indiqué avoir pris la décision de vendre leur affaire. Également, plusieurs cambriolages ont eu lieu dans le quartier, notamment des cafés / restaurants fermés. Enfin, beaucoup de voitures stationnées ont vu leurs vitres brisées et / ou leurs portières forcées.

Globalement depuis le début du confinement dans le quartier : augmentation du sentiment d'insécurité, impression d'un laisser-faire de la police et d'une concentration des « confinés dehors » dans le quartier. Impression que tous

les « stigmates » du quartier sont exacerbés : pauvreté, exclusion, vols, économie informelle et autres trafics.

Des groupes de jeunes (entre 20 et 30 ans), qui n'habitent pas le quartier (dixit le boucher du coin de la rue des Menuts) sont en poste entre midi et jusque vers 22/23h pour dealer à tout va. Ce trafic a lieu toute l'année, mais reste confidentiel et se fond dans la foule et le transit incessant du quartier. Là, comme il n'y a presque plus personne, le deal se fait au vu de tous (policiers compris), en pleine rue, par des gars aux mines patibulaires qui, voyant certainement leurs commandes suivre une courbe inverse aux cas de

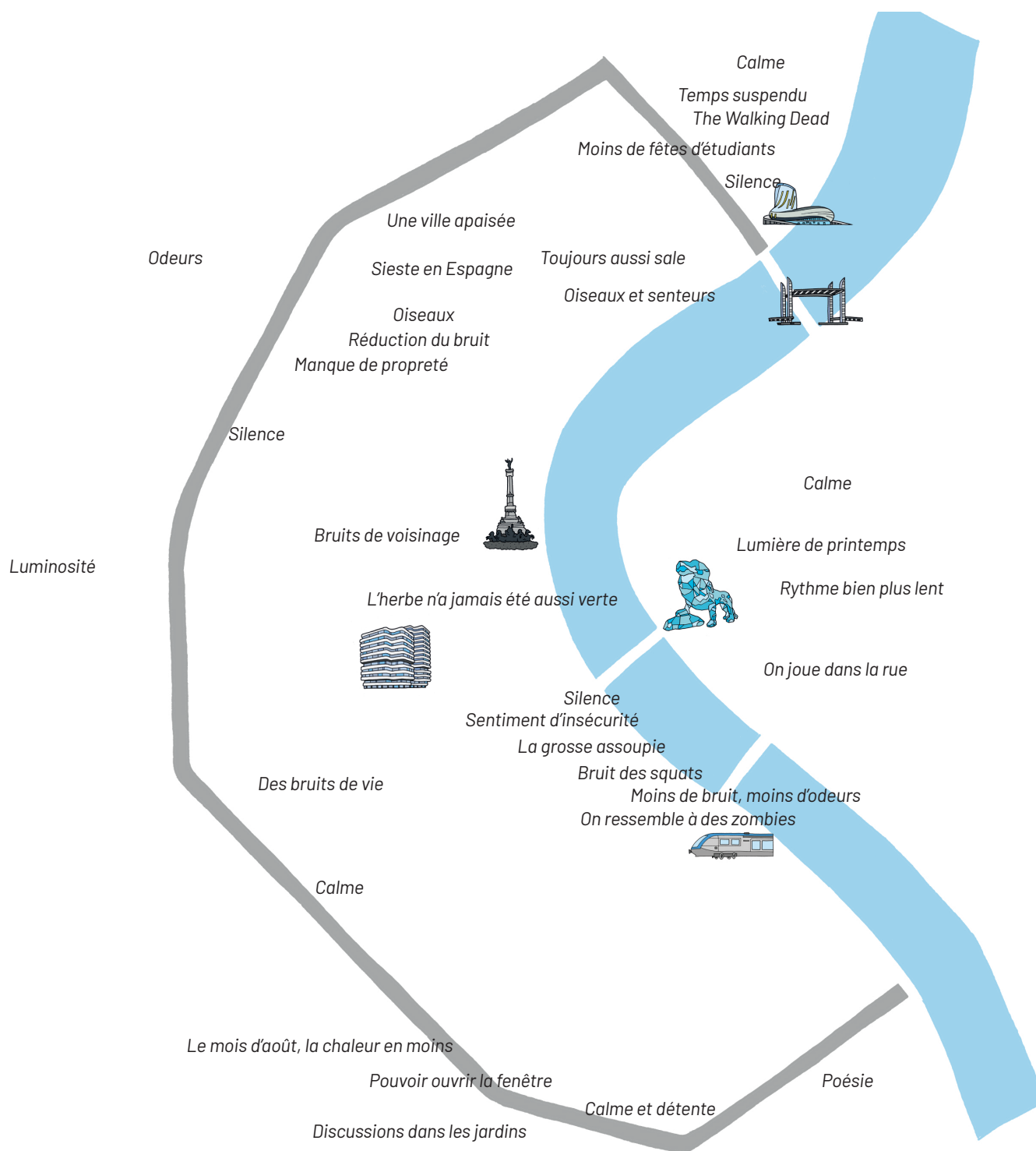
contamination, en deviennent agressifs, voire violents.

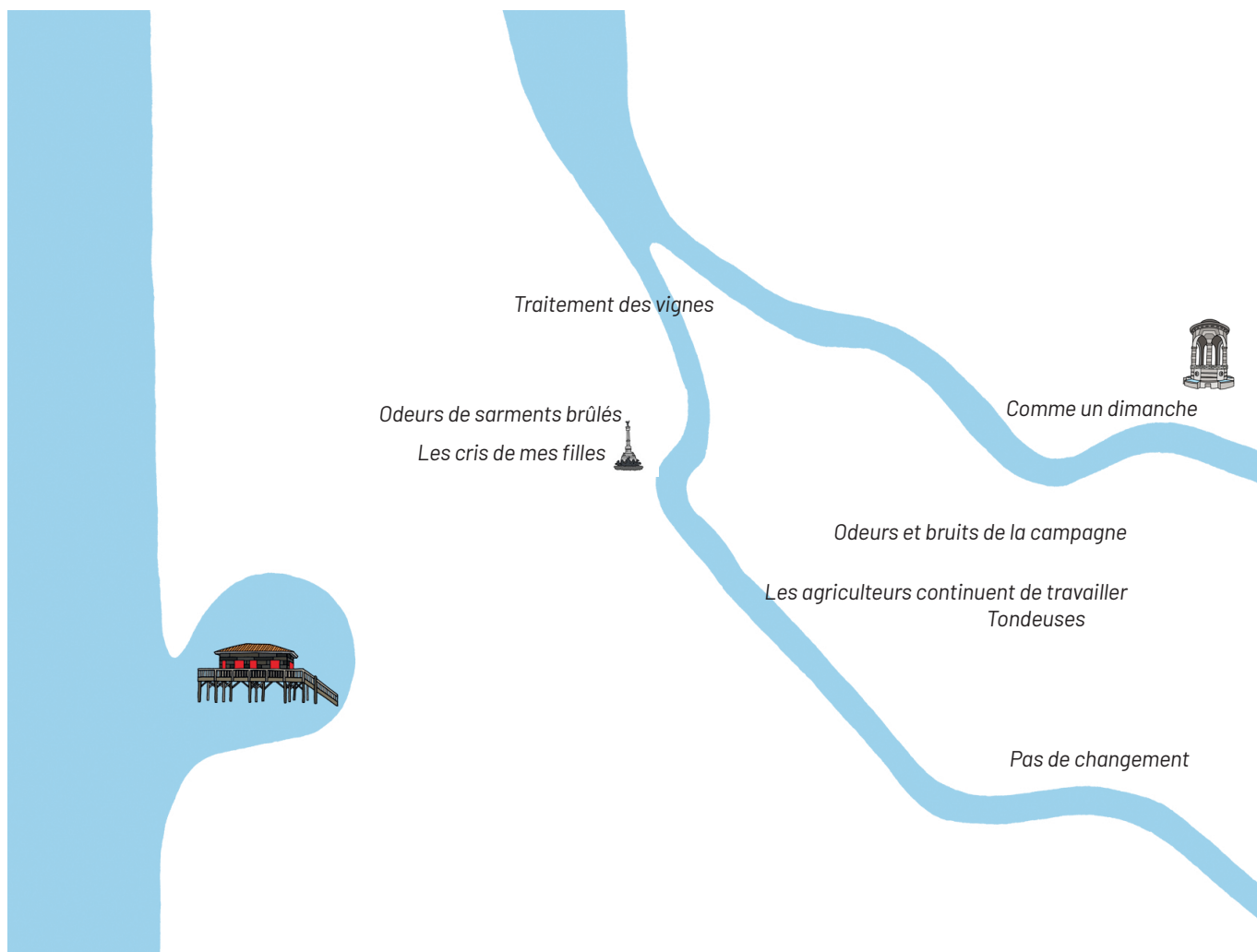
Les spots de deal bordelais pourraient figurer dans les guides touristiques type Routard ou Lonely Planet. La police semble volontairement canaliser tout le trafic à un seul et même endroit.

En lien avec ça (ou pas ?), la disparition presque totale des femmes de l'espace public.

Outre ces jeunes trafiquants, beaucoup de sans domicile fixe occupent le quartier (sont-ils plus visibles parce que les rues sont vides ou sont-ils plus nombreux ? Je ne sais pas). Beaucoup sont alcoolisés ou sous l'emprise de stupéfiants.

Observations, ambiances et ressentis





Une nature plus présente ou à laquelle on prête plus attention ?





Ce que la non-intensité peut apporter à l'intensité urbaine

Et s'il y avait quelque chose à garder de cette expérience ?

En réponse à la question **«Quels sont les changements que vous aimeriez voir perdurer à l'issue du confinement ?»**, un certain nombre de collaborateurs n'aspirent qu'à une chose : retrouver leur environnement habituel. Ils n'attendent, n'espèrent aucun changement, toujours en ce qui concerne la ville et les espaces publics.

C'était mieux avant.

Rien.

D'autres émettent des souhaits qu'ils classent spontanément dans la catégorie des vœux pieux.

L'air plus respirable (mais je n'y crois pas), les nouvelles relations nées entre voisins (ça j'y crois beaucoup plus).

La crainte du rattrapage, du retour, non à la normale, mais à l'excès est présente. Pussions-nous devenir plus sages !

Je m'inquiète beaucoup d'une sur-reprise de l'activité dans un objectif de « rattrapage » alors que l'on se rend compte que, même sous un autre rythme, la vie continue d'avancer et les choses de progresser. Je m'inquiète de pics de pollution extrêmes, de déplacements inutiles. J'aimerais que ce principe du télétravail soit beaucoup plus allégé et assoupli parce que je pense qu'il peut avoir aussi des bienfaits (la non-mobilité, désengorgement, baisse de la pollution) mais en même temps, tout ne doit pas revenir à de l'optimisation pure.

À la sortie du dispositif, les flux vont reprendre avec une forte intensité : retour des nuisances. Tout au plus, cette période de confinement nous aura peut-être appris à distinguer les déplacements indispensables de ceux plus superflus. Et encore...

La réduction du trafic et de ses nuisances reste le fait notable du confinement, que tout le monde souhaite voir perdurer. Quelles en sont les conditions ? Un réaménagement complet de modes de travail.

Un flux contrôlé de voitures (même si encore une fois mon quartier est assez calme), qui passe peut-être par une réorganisation du travail : les entreprises auront testé

le télétravail et les outils de communication à distance et mettront peut-être en place des fonctionnements qui réduiront les déplacements (voiture mais aussi train, avion).

Le débat reste entier entre partisans de la réduction et ceux de l'abolition du trafic automobile.

Moins de circulation dans l'hypercentre, c'est appréciable. Mais il ne faut pas l'éliminer non plus. La circulation fait aussi partie de l'animation urbaine (et qu'on le veuille ou non, qu'on les aime ou pas, mais les voitures font partie du paysage urbain !)

La réduction drastique du trafic automobile.

Abolir la voiture ?

Allons plus loin, supprimons les avions ? Un des grands débats du XIX^e siècle, qui ne fait que démarrer.

L'absence de voiture et d'avion.

La fin du bruit des avions !!!!!

Moins de trafic se ressent rapidement sur le niveau d'intensité du bruit, et sur la qualité de l'air, deux qualités dont on aimerait pouvoir continuer de profiter.

Moins de bruit et moins de pollution.

Le nez qui pique moins et peut-être le niveau de circulation sur les boulevards ...

Corollaire de la réduction du trafic, un plaisir à se déplacer à vélo ou à pied, posant la question du réinvestissement des rues et de la place des piétons, en particulier des enfants.

Moins de véhicules, à vélo c'est vraiment chouette en ce moment, on peut prendre le temps de regarder/observer son quartier et c'est beaucoup plus sécurisé !

Le calme qui règne dans la ville et marcher dans la rue sans avoir à faire attention à la circulation.

Permettre de s'approprier plus l'espace public de très petite échelle en « recyclant » des espaces inutilisés sur les trottoirs ou les places. L'exemple de Mériadeck (côté rue

George Bonnac, un seul accès à la dalle) était déjà probant avant...

J'aime bien l'investissement des petites rues, au-delà des grands espaces publics, qui permettent aux enfants d'investir la rue sans être inquiétés. On joue au ballon sous ma fenêtre, on court de part et d'autre de la voie etc. Mais cela n'est possible que si le trafic automobile se retrouve considérablement réduit. Ce nouveau partage de la voie m'est aussi bénéfique, marcher sans soucier de la voiture qui peut arriver derrière ou au prochain virage. La politique d'apaisement prend enfin du sens, et ce n'est pas grâce au panneau zone 30, mais bien parce qu'il n'y a plus de voitures.

Le calme urbain, plus de lenteur, l'impression de ne plus être entouré d'agitation sont des éléments précieux pour certains.

J'aimerais beaucoup continuer à sentir et voir l'environnement naturel qui m'entoure. Garder la liberté de pouvoir respirer et entendre de manière plus fréquente qu'avant le confinement.

Que l'on continue de planter la ville, et d'accorder une place importante au vivant en dehors de la présence humaine.

Le calme et la lenteur des choses.

Le ralentissement, pour revenir au bruit de voisinage et la vie en générale pendant cette période, j'ai l'impression que la vie ralentie (ce qui est le but finalement) et forcément la ville par la même occasion. Malgré la crise sanitaire, l'ambiance

à l'extérieur paraît différente, plus apaisée. Mais finalement, les activités ont changé et se font à domicile, ce qui redonne presque de la vie à ma rue !

Des transports en commun apaisés, encore un vœu pieu, visiblement partagé par leurs usagers quotidiens.

J'aimerais qu'il y ait aussi peu de monde dans les transports en commun (ou au moins une distance interpersonnelle acceptable dans le tramway).

Le tram avec 20 personnes à bord !

La convivialité et les nouveaux rapports de voisinage sont les grandes découvertes de ce confinement, dont on souhaiterait vivement qu'ils perdurent. Ceci ne relève pas des espaces urbains. Quoique... Leur configuration, du quartier au logement, peuvent favoriser, ou non, ces rencontres ou ces réseaux.

Le dialogue et l'entraide entre voisins.

Se dire « Bonjour » dans la rue.

Une nouvelle solidarité qui s'installe entre les voisins (et les moins voisins), on s'inquiète enfin des conditions de vie des peuples roms dans les squats, on s'organise pour donner les devoirs à ceux qui ne peuvent pas les imprimer ou n'ont pas de matériel pour les faire, on s'entraide lorsque cela est nécessaire entre voisins. Des plateformes sont mises en place, des collectes aussi, on tente de réduire le gaspillage. Des actions simples, mais qui ne trouvent d'échos que dans des situations d'urgence.

Cette période de confinement a mis le doigt sur ce qu'il serait souhaitable de changer, ou du moins voir évoluer. Entre moins de vitesse et plus de solidarité, moins de bitume et plus de nature, les esquisses sont nombreuses, mais peut-être sont-elles encore trop timides (voire trop angéliques). Ce souhait d'apaisement qui émerge doit dorénavant se concilier avec l'attractivité et de la métropole bordelaise.

Le confinement crée le manque

Finalement, la plupart des répondants semblent globalement tirer une certaine satisfaction en ce qui concerne leur environnement immédiat. Cet état de bien-être est d'autant plus grand à mesure que l'on s'éloigne du centre. Il est en revanche assez limité chez les habitants du centre-ville de Bordeaux, non seulement pour des questions d'ambiance et d'attroupements indésirables, mais aussi parce que le confinement révèle des manques.

Le manque de commerces de bouche (en dehors de petites et moyennes surface type Carrefour) est criant. D'autant plus quand on évite d'aller aux Capus le week-end car il risque d'y avoir trop de monde. Il n'y a pas/plus de commerces alimentaires dans l'hypercentre.

Chacun aura vécu cette expérience d'une manière unique. À la question **«Qu'est-ce qui vous manque le plus ?»**, c'est bien évidemment l'absence de liberté d'aller et venir qui ressort de manière flagrante.

De pouvoir sortir voir mes amis.

Les marches longues de plus d'un 1 kilomètre.

Marcher librement.

La liberté de sortir du quartier.

Pouvoir être dehors sans avoir peur : aujourd'hui, la sécurité est la maison.

La LIBERTÉ DE MOUVEMENT ! Aller où on veut quand on veut !

Ce besoin de liberté se traduit par une envie de déambulation, de flâneries, de balades. La ville permet cette marche sans but précis.

Mes moments d'évasion, notamment à vélo où je pouvais divaguer dans mes pensées, tout en observant chaque jour l'évolution du paysage que je traverse, ainsi que les petites anecdotes liées aux personnes que je croisais !

La liberté de choisir si j'ai envie de sortir, d'aller flâner dans Bordeaux au-delà d'un rayon d'un kilomètre, de prendre mon vélo et parcourir des coins de la Métropole que je ne connais pas, avoir la liberté de prendre la voiture et de m'échapper de Bordeaux.

Les grandes balades urbaines de plusieurs heures le week-end, à pied principalement, en profitant de haltes dans les

parcs, sur les quais, à la terrasse d'un café...

Les balades en ville et sur les quais à vélo ou à pied, seul ou accompagné. Le sport dans les parcs rive droite, et simplement le fait de retrouver du monde et de profiter de l'extérieur.

JE VEUX DE LA FUTILITÉ DANS MA VIE, ET DES GENS !

La déambulation. Les itinéraires imprévus en soirée, d'un lieu à un autre. Les espaces naturels.

Les sorties au grand air dans les « grands espaces » avec les enfants : se balader sur les quais, aller aux jeux du jardin public ou de la place Buscaillet, ne pas pouvoir s'évader de la ville.

Voir la présence de l'eau (Garonne).

On souhaite retrouver ses amis, si possible dans l'espace public, à une terrasse, mais également se perdre dans une foule anonyme, pouvoir faire des rencontres fortuites.

Le lien social, le côté festif : pouvoir y retrouver ses amis et l'accès aux cinémas, théâtres, bars et restaurants.

La spontanéité, les déplacements à vélo, les terrasses de café, les pique-niques, les rencontres fortuites dans la rue, les marchés.

La « foule » en centre-ville, qui anonymise, mais qui est aussi une forme de contrôle.

La foule anonyme.

La foule, le mouvement, le bruit des gens en ville. Le fait de pouvoir se déplacer librement, d'aller en centre-ville. Les commerces et l'animation qu'ils génèrent, peut-être plus encore que les bars et restaurants. Le fait de fréquenter des lieux différents.

De voir le mouvement.

Je souhaite que l'animation du centre-ville revienne.

La notion de plaisir est également importante, retrouver la possibilité de faire des choses, des déplacements, des achats «non essentiels».

Ce qui me manque le plus c'est de ne plus pouvoir aller en « centre-ville », dans les endroits où il y a du monde, dans les rues, les cafés, les restaurants, les salles de spectacles, les boutiques... et se retrouver avec des proches « quelque part ».

De prendre plaisir à faire mes courses. D'aller au marché.

Le bruit, les flux, les circulations, les gens !!!!! LA VIE !!!

Les composantes de la ville qui manquent sont les lieux de socialisation, les terrasses, cafés, restaurants, les salles de concert, les cinémas, les salles de sport...C'est la ville festive qui semble également manquer.

Le thé à Saint-Michel avec les copains, les après-midis à se reposer dans les jardins et les parcs, les Ricard à la sortie du travail avec les collègues, les soirées en terrasse avec les amis où une fois les verres terminés, on tergiverse dans les rues de la ville pendant des heures afin de savoir où nous allons finir la soirée. Tout ça, tout ça...

Les lieux de vie, le bruit, la vie, les restaurants, les bars, les matchs de foot à la télé avec les copains au pub, les concerts... toute la vie sociale !

Pouvoir se balader sur les quais, les bars et restaurants, les petits commerces autres qu'alimentaires (librairies, vidéo-club) et certains équipements (bibliothèque, parcs, piscines...).

L'animation liée notamment à la présence des terrasses.

L'animation liée à l'activité normale du quartier : les

cafés, restaurants de la place, le marché, la brocante, les commerces (boulangerie).

Les verres en terrasse et les concerts ! Car les artistes qui chantent avec leur guitare seuls derrière leur webcam, ça n'a pas la même gueule qu'à la Rock School Barbey !

La dynamique sociale (associative et festive) et de mobilité de la ville.

Le contact humain, marcher, faire du vélo, faire du sport et des déplacements qui ne sont pas que l'utilitaire pur. Acheter des habits... oui, je sais c'est ridicule, mais ça me manque, aller dans des bars, prendre des thés en terrasse, et paradoxalement me retrouver seule, étant à deux dans un T1, je ne le suis plus jamais. Manger au restaurant, ne pas prévoir sans cesse pour rendre tout le plus optimal possible (déplacements, achats, préparation des repas, etc.) Sortir d'une routine insupportable. Parler à des gens parce qu'ils m'intéressent vraiment, prendre de la vitamine D pendant des heures, découvrir la piste Roger Lapébie, voir mes amis, mes coéquipières, mes parents, mes sœurs, mettre autre chose que le pull à l'effigie de mon équipe de basket, se bousculer, faire des pogos, tout ce qui est FUTILE.

Si les besoins vitaux (se loger, se nourrir, se soigner) ont globalement pu être satisfaits pendant cette période, les manques identifiés sont de deux ordres. D'une part, la liberté de mouvement largement contrainte par des périmètres et des temps de parcours limités. D'autre part, les manques relèvent aussi de toutes ces petites choses en plus, souvent inutiles et parfois futiles, dont nos vies urbaines sont souvent pleines. Voir du mouvement, boire un verre, entendre du bruit. Cette dernière catégorie met en évidence que nos vies ne sont pas uniquement remplies de nécessaire, mais qu'il a aussi une part de superflu. Notre fabrique de la ville doit veiller à maintenir ces détails, permettant de développer le pétilllement de la vie urbaine, et se garder d'une ville trop hygiéniste et fonctionnelle.

ce qui m'A MANQUÉ DURANT LE CONFINEMENT



CE QUE JE VOUDRAIS VOIR PERDURER APRÈS LE CONFINEMENT



Pour une ville intense... et apaisée

Cet exercice de réflexion, partagé par 43 collaborateurs de tous métiers de l'agence, même dénuée de toute valeur scientifique, nous conforte dans la manière d'appréhender la ville intense. Il apparaît bien que ce qui fait ville, ce que l'on recherche dans la ville, est une composition de ces trois ingrédients : la densité de personnes, les interrelations entre elles et l'offre urbaine dans toute sa diversité. On pourrait y ajouter la nécessité de pouvoir déambuler, flâner sans but. De fait, en campagne, on se promène, alors qu'en ville, on flâne et on se laisse guider au gré de la foule et des opportunités offertes. L'aspect non-intentionnel du déplacement semble une variable importante dans les besoins exprimés. Il nous appartiendra de traduire cela dans nos travaux sur l'intensité urbaine. Quelques pistes de réflexions émergent à l'analyse des réponses.

Ville et campagne confinées, l'inversion des valeurs ?

Certains aspects des promesses du périurbain se voient nuancés en période de confinement. Les habitants, souvent amenés à travailler en dehors de leur commune de résidence, semblent découvrir leur environnement en semaine et en dehors des congés. Les travaux agricoles, la lenteur des véhicules, le bruit des tondeuses viennent perturber le calme des fins de semaines habituels.

La ville confinée offre globalement une ambiance silencieuse, calme, apaisée. Les sens sont en éveil, la nature reprend ses droits et cela plaît. Ce sont, en quelque sorte, les attributs – réels ou fantasmés – du périurbain qui se concentrent d'un coup dans le centre de la métropole. Et si finalement la majorité des citoyens rêvait secrètement d'une vie au grand air, dans la périphérie ? Les freins à ce « retour à la terre » sont nombreux, le premier étant le temps perdu dans les trajets. Cette période de confinement nous a permis d'expérimenter le travail à distance durant une durée assez longue pour en comprendre les avantages et les inconvénients. S'il est possible de le développer, doit-on pour autant s'attendre à une vague de départ en périphérie ? Va-t-on assister à une vague de « coming out » en faveur du périurbain ? La question de l'interaction avec d'autres individus, de la liberté de déambuler sans but, le plaisir de la foule... Ces motivations prendront pour certains (les amoureux de la ville) le dessus dans la liste des barrières qui semblent peut-être plus

psychologiques que fonctionnelles.

Planifier, organiser, certes... et les émotions dans tout ça ?

Nous, urbanistes, travaillons à rendre les vides et les pleins des villes et des territoires fonctionnels, pratiques, fluides, simples. Nous planifions, nous organisons, nous fluidifions. Toutefois, les manques pointés du doigt par les usagers de la ville, s'ils peuvent paraître superflus voire futiles

doivent nous interroger. L'impromptu, la surprise et parfois même la complexité manquent. La ville n'a peut-être pas à être toujours (trop) lisse, mais doit aussi permettre à l'imaginaire de s'épanouir, de grandir, et ainsi de procurer du plaisir. Nous devons nous attacher, à l'heure d'aménager les espaces publics

par exemple, à ne pas trop les simplifier non plus, à laisser une part tenue à l'inconnu pour que la ville reste aussi un lieu d'émotion.

Ville intense et ville apaisée, une équation compliquée ?

Les contributions montrent également l'importance d'une ville apaisée, certains pointant sa relative incompatibilité avec la ville intense.

Souhaiter que le calme perdure quand on habite en centre-ville me semble contradictoire. On ne vit pas dans l'hypercentre pour entendre les oiseaux chanter.

La ville apaisée plébiscitée durant ce confinement est une ville moins bruyante, dans laquelle la place du piéton n'est pas reléguée en rang secondaire.

La question du bruit urbain, qui est essentiellement dû au trafic automobile et routier, est multifactorielle, allant, comme on l'a bien ressenti durant le confinement, du niveau d'activité économique à la qualité des revêtements de chaussée en passant par l'évolution des parts modales ou les progrès dans l'ingénierie automobile. La place des autres modes de déplacement, et en particulier de la marche et du vélo, peut d'ailleurs contribuer à l'évolution de ce bruit et est peut-être un des leviers les plus facilement mobilisables.

La ville nature est une nécessité pour la biodiversité, comme pour les habitants. Le confinement l'a révélée et elle trouve sa place, ou doit la trouver dans cette ville apaisée.

Celle-ci se conjugue également avec la ville de proximité, la nécessité d'avoir des lieux, proches du domicile, à portée de pas, où doit se trouver l'essentiel. Et cette ville de proximité, ou ville du quart d'heure, qui doit se construire, se renforcer, par de multiples petites polarités, est bien distincte de la ville intrinsèquement intense que représente l'hypercentre. Elle n'est toutefois pas exempte d'une intensité relative. Ainsi, a été identifiée dans le PLU 3.1 ou le SCoT toute une gamme de polarités, de l'hypercentre bordelais à la polarité de quartier ou la polarité du périurbain.

Ce confinement, qui a mis à rude épreuve notre sociabilité et notre manière d'interagir avec notre environnement a ainsi permis d'éprouver le bien-fondé des concepts de ville apaisée, de ville nature, de ville de proximité que nous défendons dans nos documents d'urbanisme ou nos

études. La ville confinée n'est pas une ville morte, mais une ville vivante, différente, souvent plus lente et parfois apaisée.

Les manques que nous ressentons nous permettent également d'identifier par défaut les ingrédients de la ville intense et de confirmer l'approche que nous avons retenue pour la définir et l'analyser. Cette intensité qui manque, c'est celle que la ville offre par les rencontres qu'elle permet, les échanges, les relations interpersonnelles, même si ce temps exceptionnel a aussi permis de révéler la richesse des relations de voisinage, des nouvelles solidarités, de notre quartier. Mais les (re)découvrir, tout comme les bruits de vie ou les sons de la nature, nous rappelle l'importance d'une intensité émotionnelle nécessaire, promise et permise par la ville.

Fig. 2 : Les besoins sociaux comme composants de la ville intense

